



Risque de rencontre jusqu'à accueillir la vie.

par François Clavairoly, Pasteur

« Le plus beau risque est la rencontre jusqu'à accueillir la vie. La rencontre personnelle avec quelqu'un. C'est peut-être ça le secret de cette affaire-là. Et là tout change avec le regard, avec le ton de la voix, la petite ride qui se lève, le sourire ou bien au contraire l'étonnement. C'est l'aspect humain, être pleinement humain, voilà c'est la chose... Mon rôle est d'être le lien, de faire du lien, d'être le « ET » dans la conversation... Ce qui me fait rêver justement est la recherche du sens... je me sens comme un agent de liaison... Je pense que quand l'on voit un réfugié, nous avons en face de soi une figure christique. Il faut faire gaffe, faire très gaffe. Aujourd'hui nos démocraties oublient cela avec des législations de plus inhumaines. Ce n'est pas bien parce que justement elles oublient ce qui a porté l'intuition démocratique à savoir l'attention à la personne dans la détresse... Recevoir ce qui advient même les pépins et les épines, savoir quoi en faire, cela oui. Là il y a du travail et il y a vraiment une humanité qui peut se construire à travers ce à quoi nous sommes appelés à consentir... »

Témoignage en Risque de Chance, le 18/11/2025 à Suresnes de François Clavairoly, pasteur de l'Église protestante unie de France, ancien président de la Fédération Protestante de France (2013-2022), ancien aumônier des prisons de la Région Nord, président de l'université populaire des religions de Nîmes.

En tant que pasteur, fils et petit-fils de pasteur, papa d'un pasteur, ancien Président de la Fédération Protestante de France, gros diplômé de théologie, époux d'une théologienne, ancien prof et aumônier de prisons, rapprocheur d'églises, etc., pouvez-vous me dire quel est le plus beau risque dans la vie svp ?

Le plus beau risque est la rencontre personnelle avec quelqu'un. C'est peut-être ça le secret de cette affaire-là. Que malgré toutes les choses de la vie, comme vous dites, les diplômes, les institutions, les histoires, c'est la rencontre avec telle personne à tel moment à tel endroit. Et là tout change avec le regard, avec le ton de la voix, la petite ride qui se lève, le

sourire ou bien au contraire l'étonnement. C'est l'aspect humain, être pleinement humain, voilà c'est la chose.

Avez-vous un exemple vécu ?

Je l'ai vécu en particulier dans le travail d'aumônier de prison parce que là c'était assez direct, roboratif. C'est la rencontre avec quelqu'un qui était trafiquant de drogue, pas de haschich mais de choses un peu plus lourdes. Il m'expliquait directement combien sa responsabilité n'était en rien engagée dans cette affaire-là et que les personnes qui lui achetaient ces produits étaient tout à fait responsables de ce qu'elles faisaient. Lui n'était qu'un marchand intermédiaire. Donc ce dégagement de toute responsabilité m'avait étonné, presque sidéré. Après dans la conversation les choses se sont un petit peu complexifiées et nous avons pu aller un peu plus loin que cette espèce de refus d'être, justement, pleinement humain de sa part.

Comment le vivez-vous et qu'est-ce qui est vraiment important pour vous, voire plus grand que vous ?

Je l'ai mal vécu parce que je me sentais vraiment désarmé, sans argument, avec le sentiment de courir le risque d'être moralisateur ou donneur de leçons. En fait, de cette conversation se sont déplacées nos deux manières d'être. La mienne d'abord car je me suis trouvé idiot d'insister sur sa responsabilité et lui s'est, je crois, trouvé enfermé dans sa posture de caïd, enfin de chef. A un moment donné on a parlé d'homme à homme, simplement.

Quelle est votre contribution au monde, votre mission, votre vocation ? Je l'appelle votre étoile, pour répondre à la question simple de mon livre « Que fais-tu là sur le passage » ?

Je me suis souvent posé cette question comme beaucoup depuis longtemps car ce n'est pas une question très originale, mais en y réfléchissant je me suis dit que dans le milieu où je suis, car je ne suis pas dans n'importe quel milieu, je ne suis pas polyvalent, dans le milieu religieux et interreligieux mon rôle est d'être le lien, de faire du lien, d'être le « ET » dans la conversation. Quand je suis avec des protestants de parler avec d'autres protestants et les catholiques, quand je suis avec des catholiques de parler avec des juifs, avec des juifs de parler avec les musulmans. Être le lien qui fait rebondir la chose pour élargir. C'est Esaïe « Elargis l'espace de ta tente ». Moi je suis en train de tirer les cordages pour que ça aille plus loin mais c'est tout. Là les ennuis commencent parce qu'il faut dialoguer, discuter, négocier. Ce n'est pas simple mais je me sens comme un agent de liaison.

Qu'est-ce que vous reconnaissez en vous-même, par vous-même qui vous donne le goût de vivre ?

Ce qui me donne le goût de vivre ce n'est pas en tout cas le matin, je ne suis pas du matin. Ce n'est pas le lever de soleil ou la beauté de la création, l'émerveillement devant cette nature délicieuse, même si je ne dis pas que je n'aime pas trop la nature mais ce n'est pas ça qui me fait rêver. Ce qui me fait rêver justement est la recherche du sens. Que signifie que les oiseaux chantent ? Pas simplement la beauté du chant des oiseaux mais que signifie qu'ils continuent à chanter alors qu'ils savent qu'ils n'en ont plus pour très longtemps, qu'on va les tirer au fusil ? De même pour la musique. La musique est belle. J'aime beaucoup écouter de la musique, je suis un fan de musique mais à chaque fois je me dis ce qui te plaît dans la musique n'est pas tellement les sons, les harmonies mais le sens qu'elle porte. Par exemple

j'aime beaucoup Back et c'est vrai qu'il est protestant donc ça tombe bien, mais il y a du sens, il y a du lourd. C'est cela que j'aime dans la vie, c'est le sens plus que la vie elle-même.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Oui les difficultés nous bloquent. Nous sommes devant un mur, une impasse. On se cogne. Mais je suis plutôt du genre persévérant, donc ça tombe bien, et je vais trouver une autre solution lentement. Oui car je suis du genre besogneux, un peu lent, même assez lent, y compris à l'écriture mais la difficulté ne me rebute pas. Elle fait partie du jeu.

Est-ce un risque de chance d'être né à Pamiers chez Saint Antonin en Ariège ?

Saint Antonin importe peu, en revanche l'Ariège et ce coin des Pyrénées oui. C'est une terre qui a été protestante évidemment, la contre-réforme ayant tout balayé. Une terre que j'ai redécouverte tout récemment car un aumônier aux armées m'a pris au mot. Il m'avait posé la question un jour « Qu'est-ce que tu aimerais faire que tu n'as jamais fait ? » et j'ai répondu « J'aimerais sauter en parachute ». Alors cet aumônier, Isabelle Morel, m'a fait la surprise il y a 4 ans. J'ai donc été convoqué au 11^{ème} régiment parachutiste de Pamiers et j'ai fait un saut de parachute au-dessus des Pyrénées. Magnifique ! Donc Pamiers c'est pour moi la naissance, mais c'est aussi à un saut dans l'inconnu incroyable avec un lieutenant-colonel qui qui m'a fait connaître ce milieu-là, ce milieu des parachutistes.

Est-ce un risque de chance d'être pasteur dans la vie ?

Je suis tombé dedans quand j'étais petit, donc être pasteur c'est comme être un cordonnier, commerçant ou médecin, c'est un métier comme un autre. Je ne voulais pas spécialement être pasteur. J'ai fait des études de théologie pour apprendre ce qu'étaient les religions, si cela était sérieux ou pas. Quand je suis devenu pasteur je me suis dit au fond c'est un métier comme un autre. Et je le crois encore aujourd'hui. Nous sommes au service du public. Être pasteur c'est presque un service public comme être prêtre, rabbin ou imam. Nous sommes au service des gens qui viennent nous voir et qui nous sont confiés. Si nous n'étions pas là, je pense qu'il y aurait un problème de lien entre les humains. Si l'on regarde de près, je crois que l'on fait du bien plus que nous l'imaginons. C'est en se retournant plusieurs années après que l'on s'en rend compte.

Est-ce un risque de chance d'assumer sa fragilité avec foi ?

Alors ça c'est autre chose, c'est plus douloureux et c'est plus intime, je n'ai pas très envie de m'étaler là-dessus. J'aime beaucoup la phrase d'un professeur de théologie qui disait « Le doute et l'autre face de la foi ». Ou l'inverse : la foi et l'autre face du doute. Théologiquement c'est parfait mais le doute est très douloureux à dissiper, à assumer, à traverser. Donc je me rattrape avec une autre formule que j'aime beaucoup et à laquelle je me raccroche « Dieu croit plus en nous que nous ne croyons en lui-même ». Donc même quand cela ne va pas bien ou que l'on est vraiment à côté de la plaque sur certains sujets, que l'on n'a pas fait du tout ce qu'on voulait faire, ou même fait le contraire de ce que l'on pensait vouloir faire, on peut se dire « Quelqu'un d'autre croit en nous et nous remet un peu sur le chemin, même si nous ne nous en sommes pas vraiment rendus compte. »

Est-ce un risque de chance d'accueillir des réfugiés ?

Je me suis engagé là-dessus très sérieusement avec les églises et la fédération protestante. C'est pour moi vital. Ce n'est pas symbolique, c'est réel. Enfin c'est symbolique et réel. Le

Christ est un réfugié politique avec sa famille devant quitter son coin pour aller se réfugier en Égypte, lieu à la fois d'asile et en même temps lieu d'oppression donc un lieu ambivalent. La figure du Christ comme réfugié politique m'importe beaucoup et je pense que cela n'est pas par hasard que les textes racontent cette histoire. Au fond, la présence de cette transcendance, à travers le Christ, n'est pas acceptée par le monde. Nous voulons s'en débarrasser, l'exfiltrer, l'envoyer loin. Donc aujourd'hui je pense que quand l'on voit quelqu'un qui est réfugié, nous avons en face de soi une figure christique. Il faut faire gaffe, faire très gaffe. Aujourd'hui nos démocraties oublient cela avec des législations de plus en plus inhumaines. Ce n'est pas bien parce que justement elles oublient ce qui a porté l'intuition démocratique à savoir l'attention à la personne dans la détresse.

Est-ce un risque de chance d'être un protestant fraternel au judaïsme Français ?

C'est un sujet qui me tient particulièrement à cœur pour mille raisons. Tout d'abord parce Protestants et juifs ont un itinéraire, au moins pendant quelques siècles, assez parallèle. La Shoah et l'antijudaïsme percutent évidemment les juifs de manière bien plus forte que ce que les protestants ont pu connaître, mais il y a une affinité élective comme le disait Patrick Cabanel dans son livre sur les protestants et les juifs, qui empêche tout protestant d'être antisémite. Nous sommes empêchés d'être antisémites. Et puis l'autre chose qui s'est produite dans ma vie personnelle est que j'ai effectué des recherches généalogiques et je suis tombé sur Isaac Clavairolly en 1581. Pour prénommer son fils Isaac en 1581, cela signifie que son père, dont je n'ai la trace, était un protestant qui lisait l'ancien testament, enfin la Bible hébraïque. Appeler son fils Isaac, c'est qu'il y tenait et à cette époque-là ce n'était pas classique et même absolument original. Donc dans mon histoire de famille il y a aussi ce lien permanent au rappel de la promesse d'Israël.

Est-ce un risque de chance de soutenir un dialogue œcuménique donc un dialogue interreligieux ?

Oui c'est nécessaire, ça fait partie du travail et c'est obligatoire, obligatoire. Quand je suis arrivé en faculté de théologie à Strasbourg à 17 ans, mes premiers cours avec le professeur Edmond Jacob et le professeur Marx étaient l'Hébreu. J'ai commencé ma théologie en apprenant l'Hébreu. Et cela ne m'a jamais quitté. Le rapport au judaïsme est programmatique, comme on dit pour être savant (rire). Nous ne pouvons pas être chrétiens sans être juifs. Nous lisons la Bible par-dessus l'épaule du juif.

Est-ce un risque de chance d'être humble ?

Je ne connais pas bien l'humilité, je suis un mauvais, plutôt orgueilleux, jaloux. L'humilité est un truc que je n'ai jamais vraiment saisi. Je vois bien l'idée mais ce n'est pas mon truc. C'est vrai, je ne suis pas humble. Ou alors je ne connais pas bien ce mot. Cela veut dire près du sol, mais le lien entre humilité et humiliation me fait peur. Je n'ai pas envie d'être humilié et ne veut pas prêter le flanc à l'humiliation. Donc Je ne suis pas un humble.

Est-ce un risque de chance de lutter contre la violence ?

C'est un beau programme. Nous avons, dans la famille protestante, deux figures, deux totems qui étaient Albert Schweitzer, Prix Nobel de la paix, et Martin Luther King. Quand Martin Luther King est mort, j'étais très jeune et je crois que c'est la seule fois que j'ai vu ma mère pleurer. Mais vraiment pleurer, c'était un drame absolu dans la maison. La non-violence et la paix ce sont des valeurs de fond. Mais aujourd'hui le monde est tellement

violent et la violence effleure tant à chaque coin de rue au quotidien, que les non-violents sont des prophètes.

Est-ce un risque de chance d'être insolent comme Luther ?

J'aime bien l'insolence et Luther l'a été. Il l'a payé très cher. Cette insolence permet aussi de faire passer des messages. Elle n'est pas que dérangeante au sens de gênant, mais aussi révélatrice de vrais sujets. Je suis très attentif à l'insolence des adolescents, que j'ai connue par mes enfants mais aussi par les catéchumènes à cet âge. Je suis très reconnaissant par exemple que les réformateurs aient proposé que chez nous la confirmation se fasse plutôt à 15 ans ou 16 ans, au moment justement de la crise. Au moment où l'on peut dire non, être insolent avec l'autorité, avec l'église, avec l'institution. L'insolence a une vertu, une vertu révélatrice.

Qui êtes-vous comme magicien et que faites-vous en tant que magicien dans ce monde ?

Magicien ? Si j'étais Haïm Korsia (Grand Rabbin de France), je dirais qu'il faut réenchanter le monde et j'y arriverais avec ma lecture des textes bibliques, mes commentaires sur les textes de la genèse et les psaumes. Mais je peine à le faire, c'est difficile. Non, je ne suis pas magicien, je suis besogneux et lent au travail. La seule magie peut-être est au moment de la prédication où tout d'un coup j'ai l'impression qu'il y a une phrase qui accroche, quelqu'un qui dresse le sourcil, qui relève la tête. La prédication oui, une parole non pas magique au sens religieux du terme mais au sens de l'étonnement bienveillant.

Que voudriez-vous voir se réaliser dans le monde au travers de vous et au-delà de vous ?

Justement le lien, je reviens à cette idée. Au fond nous sommes appelés à être plus humains que nous ne le sommes aujourd'hui. Nous avons un capital d'humanité incroyable et nous ne le prenons pas au sérieux. Nous surfons sur ce que nous avons forgé de notre vie personnelle avec nos drames, nos blessures, nos malheurs. Nous croyons que tout ça est suffisant alors qu'en réalité il y a bien d'autres choses, des ressources en nous plus profondes, très humaines et qui peuvent profiter à d'autres. Si je pouvais contribuer à révéler ce qu'il y a en chacun de nous de plus humain encore, cela me suffirait.

Partagez-vous la vision de Jean Vanier, qui a écrit un livre qui porte le titre « Chaque personne est une histoire sacrée » ?

Le mot sacré hérisse un peu les protestants donc on ne va pas se hérissier pour le plaisir. Que veut dire sacré ? Sacré c'est intouchable or rien n'est intouchable. Il n'y a pas de tabou dans la vie. Donc le protestant que je suis n'aime pas ce nom sacré. Je dirais plutôt que la vie est sainte, c'est-à-dire appelée, mise à part pour révéler des choses merveilleuses. Chaque vie humaine a une vocation à révéler à l'autre quelque chose de très précieux. D'ailleurs c'est encore Esaïe qui dit cela. Il fait parler Dieu qui dit « Ta vie est précieuse à mes yeux ». C'est cette préciosité, ce prix de la vie et non pas la sacralité au sens un peu dogmatique, machin, tout ça, il ne faut pas toucher à la vie. Derrière cela veut dire quoi ? Cela veut dire il ne faut pas avorter, il ne faut pas la contraception, il ne faut pas la fin de vie. C'est cela la sacralité dans le catholicisme. Ça je ne partage pas. En revanche le prix, le haut prix de la vie, la préciosité, la sainteté de la vie, ça oui.

Qu'est-ce que vous vivez dans votre vie que vous souhaiteriez voir continuer ?

Dans ma vie là maintenant ? Cette réflexion sur le sens. Je cherche le sens. A force de chercher le sens on oublie un peu de trouver la vérité mais ce n'est pas grave. Au fond la vérité je ne sais pas trop ce que c'est. Mais le sens oui, j'ai plaisir à trouver du sens et j'espère que ce que j'aurai fait aura eu du sens pour quelques personnes autour de moi.

Avez-vous un défaut dont vous souffrez ?

Oui celui que nous évoquions, le manque d'humilité, l'orgueil (rire). Je n'ai pas tous les synonymes, cette espèce de fausse aisance, cette fatuité, mais qui peut être cache aussi une volonté. Je veux être positif. Cet orgueil n'est pas simplement méchant, mauvais. Il cache la volonté d'être entendue, aussi d'être écoutée, d'être aimé comme je pense beaucoup de gens désirent être aimé. La théologie protestante nous le dit, nous sommes aimés avant même d'avoir fait toutes les demandes de pardon possibles. Un peu à l'image du fils prodigue accueilli par son père avant même d'avoir dit la moindre confession des péchés. Donc je me sens un peu comme le fils prodigue.

Donc c'est quoi l'intention positive qui se cache derrière vos potentiels défauts ?

C'est l'attente d'être accueilli, d'être aimé, d'être accepté comme je suis sans jugement mesquin, sans morale qui coince tout. Je lis cela dans les textes bibliques, ça me rassure, ça me fait du bien de me reporter à ces textes. Je me sens concerné, ce n'est pas simplement les autres, mais moi personnellement.

Est-ce que vous avez des mentors et quels messages vous portent-ils ?

Oui j'ai quelques références. Pour la Bible par exemple des gens comme Thomas Romeur, Alfred Marx, François Vouga. Peut-être ces noms ne disent-ils pas grand-chose au lecteur ou à l'auditeur mais comptent beaucoup dans le monde protestant. Pour la philosophie c'est Paul Ricœur évidemment, Olivier Abel qui m'ont beaucoup, beaucoup aidé à penser le monde. Des collègues comme Alain Houziaux, Michel Bertrand, ceux que j'appelle des grands pasteurs, des gens qui ont marqué leur ministère par des prédications que l'on peut relire tranquillement et qui ont une valeur au-delà du temps où elles ont été prononcées. Puis évidemment l'histoire, parce que j'aime beaucoup l'histoire, des gens comme Patrick Cabanel que j'ai déjà évoqué. Ce sont des gens qui ont cette faculté de raconter une histoire même si elle est un petit peu arrangé, encore que dans l'un de ses derniers livres sur le mythe Huguenot il démonte cette espèce de grande saga huguenote pour dire au fond que c'était beaucoup plus compliqué que ce que l'on pouvait imaginer. Une vision critique de l'histoire. Voilà, cela a fait déjà pas mal comme références.

Votre vie est-elle un stage d'amour comme la mienne ici-bas ?

Un stage d'amour ? Non je ne comprends pas cette expression.

Quand j'emploie le mot stage c'est au sens d'apprenant. D'essayer d'apprendre.

Je vois l'idée mais ce n'est pas ce que je vis.

Vous êtes déjà diplômé ? (Rire)

Oui j'ai eu la chance de connaître mon épouse jeune. Nous nous sommes mariés j'avais 20 ans et maintenant c'est une longue histoire. Elle m'a aidé beaucoup, beaucoup. Elle a toujours été là pour les moments de prédication, les moments clefs dans notre ministère, quand nous sommes partis puis revenus d'Afrique, quand elle a eu les enfants. Elle a bâti tout l'écosystème dans lequel je me suis engagé. C'est elle qui a fait la maison au sens

symbolique du terme. Donc ce n'est pas un stage, c'est plus que ça. Ce que j'espère c'est que les petits-enfants sauront retenir un essentiel de tout ça. Que ce ne soit pas effacé dans une génération. Je serais très triste que tout s'efface en une génération. Du coup la question est qui des 3 petites-filles ou des 2 petits-fils sera le prochain pasteur ? C'est une plaisanterie à la maison, mais comme la lèpre cela peut sauter une génération et nous pouvons encore attendre des arrière-petits-enfants. Ce n'est pas grave, rien n'est perdu.

En conclusion faut-il tout oser demander dans la vie ?

Non je ne suis pas comme cela. Il faut plutôt tout accepter. Le consentement et pour moi un signe de sagesse. Consentir à ce qui advient et beaucoup plus sage et fructueux que d'oser demander. De quel droit nous demanderions ? ? Nous n'avons rien à demander. Pour qui nous prendrions-nous de demander ? En revanche recevoir ce qui advient même les pépins et les épines, savoir quoi en faire, cela oui. Là il y a du travail et il y a vraiment une humanité qui peut se construire à travers ce à quoi nous sommes appelés à consentir. Cela peut paraître un peu passif mais non. Consentir c'est appréhender la vie dans son ensemble, dans son tout. La foi rencontre le malheur. Le malheur aussi fait partie de la chose.

Pourquoi avez-vous accepté ma demande de témoignage avec cette simplicité ?

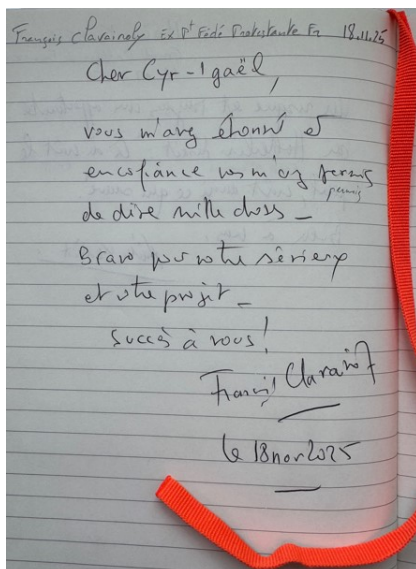
Parce que votre ton de voix m'a plu. C'est subjectif mais le ton de la voix m'a plu et vous avez été limpide dès le début. Et puis l'originalité du projet parce que je n'ai jamais entendu parler de ce genre de choses. Enfin la gratuité de la chose sans attente particulière autre que la rencontre et l'échange. Cela m'a plu.

Donc c'est quoi le plus beau risque dans la vie en un mot s'il vous plaît ?

C'est accueillir la vie, accueillir la vie.

Mon risque aura été de partager ce moment avec vous aujourd'hui... Merci du fond du cœur.

Livre d'OR



« Cher Cyr-Igaël, vous m'avez étonné et en confiance vous m'avez permis de dire mille choses. Bravo pour votre sérieux et votre projet. Succès à vous ! François Clavairolly »